

les cultures ne couvraient qu'une minime proportion des terres. La moitié ou plus encore du territoire de la France, les deux tiers de celui des Pays-Bas et de l'Allemagne, les quatre cinquièmes de celui de l'Angleterre étaient incultes. Il fallut la révolution économique et sociale déterminée par l'essor du commerce et de l'industrie, pour tirer de sa torpeur le monde rural de l'Occident. Les besoins de la consommation et des échanges provoquèrent l'effort colonisateur qui s'imposa aux classes possédantes, soucieuses de maintenir leurs revenus, aussi bien qu'aux classes agricoles, stimulées par l'espoir d'améliorer leur sort au moyen du travail. Les élites sociales se mirent à la tête de ce grand mouvement. L'Église en particulier fit de la colonisation une œuvre sainte, qui accrut son influence et sa fortune. Elle la bénit, elle interdit de la troubler, elle en prend souvent l'initiative. Les ordres monastiques français ont bien mérité de la civilisation en faisant aboutir cette croisade pacifique. Les 2.000 prieurés de nos Clunisiens, les 3.200 abbayes de nos Cisterciens, les nombreux monastères de nos Chartreux, de nos Prémontrés, de nos Trappistes furent les centres de ralliement de ces milliers de pionniers qui défrichèrent, essartèrent, desséchèrent le sol de l'Occident. Les chefs d'États féodaux et monarchiques, de leur côté, tels que les rois d'Angleterre, de Castille, d'Aragon, des Deux-Siciles, les empereurs souabes, les Capétiens, les comtes de Flandre, les margraves allemands, inaugurèrent, encouragèrent, stimulèrent souvent le mouvement de la colonisation. Les communes urbaines à leur tour favorisèrent l'œuvre colonisatrice et parfois même la rendirent obligatoire. De riches bourgeois y contribuèrent par leurs capitaux, notamment aux Pays-Bas. Les masses rurales fournirent la main-d'œuvre, les pionniers (*hôtes, advencæ, sartores*) par milliers, sans lesquels l'entreprise qui fit la fortune de l'Europe médiévale eût été impossible.